

LES

# RÉPUBLICAINES.

IMPRIMERIE D'HERHAN,
Rue St-Denis, 380.

LES

# REPUBLICAINES,

## CHANSONS POPULAIRES

DES RÉVOLUTIONS

DE 1789, 1792 ET 1830.

DEUXIÈME ÉDITION. — TOME Ier.

*Paris,*

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE BERGÈRE, 17.

1835.

# PRÉFACE

## DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Si nous voulions prouver l'influence politique que la chanson a depuis long-temps conquise en France, nous n'aurions besoin que de la montrer faisant, à elle seule, une émeute sous la Fronde, puis accompagnant une grande révolution en 89 et 92 et une insurrection en 1830; je dis *insurrection*, car la révolution de 1830 est loin d'être encore accomplie.

Nous montrerions *la Marseillaise*, ce chant national par excellence, dominant, à quarante ans de distance, deux crises révolutionnaires, et préludant encore aux nouveaux triomphes populaires que nous réserve l'avenir. Hymne admirable, qui n'est pas usé encore, après avoir usé tant de trônes et tant de régimes!

Mais la meilleure preuve que nous puissions citer à l'appui de cette thèse, c'est l'empressement que le gouvernement qu'on appelle si improprement *gouvernement de juillet* met à poursuivre la chanson.

Il ne la traduit pas devant les tribunaux, parce qu'il n'y trouverait plus un jury assez complaisant pour condamner des couplets; mais à défaut de la

1.

justice, c'est à la police qu'il a recours pour la comprimer.

L'année dernière, il faisait traquer par ses assommeurs les patriotes qui chantaient *la Marseillaise*, que Louis-Philippe écorchait lui-même si agréablement, en 1830, sur le balcon du Palais-Royal.

Cette année, il n'est pas un théâtre de Paris qui osât permettre à son orchestre de jouer *le Chant du Départ*, cette ode historique qui conduisit assez souvent nos armées à la victoire pour mériter la réprobation de ceux qui ne veulent d'armée que contre l'intérieur, et de victoires que sur les citoyens.

C'est que le gouvernement sait bien qu'il n'est par de trahison que la chanson ne flétrisse, pas d'abus qu'elle ne signale, pas d'oppression qu'elle ne stygmatise, pas d'infamies qu'elle ne marque au front; et il a dû proscrire la chanson en même temps que la presse, ce gouvernement si fécond en trahisons, en abus, en oppressions et en infamies de toute espèce!

La chanson, la seule chanson possible aujourd'hui, c'est-à-dire la chanson populaire, aura donc le sort de la presse dite des *rues*. Elle arrivait au peuple, une à une, feuillet par feuillet. Grâce au nouveau projet de loi contre les crieurs publics, ce mode de publication ne sera plus possible. Un recueil de chansons, et non plus une chanson isolée, pourra seul parvenir au peuple. Encore faudra-t-il que le peuple vienne chercher la chanson, car la

chanson ne pourra plus aller chercher le peuple.

C'est à la presse populaire périodique qu'il appartiendra de combler cette lacune. Pendant que *le Populaire* insérera souvent dans ses numéros une chanson politique, nous ferons paraître de temps en temps un recueil qui contiendra les meilleures poésies lyriques publiées dans l'intervalle.

Dans le premier de ces recueils, que nous publions aujourd'hui, nous avons cru devoir donner une place aux chansons de nos premières révolutions. Les révolutions de 1789 et de 1792 ont, avec celles de 1830, une connexité si intime, que la plupart des hymnes patriotiques qu'elles nous ont léguées sont encore aujourd'hui nos hymnes patriotiques. Nous continuerons de leur consacrer, autant que possible, le même espace proportionnel dans les recueils subséquens.

Nous avons fait un choix, sinon sévère, du moins scrupuleux. Toutes les chansons que contiennent ces pages ne sont pas également bonnes ; mais toutes renferment une pensée utile, et expriment de bons et nobles sentimens. D'ailleurs, à côté de vers plus faibles et trahissant une plume moins exercée, on y trouvera des fragmens de Béranger, dont le nom seul est le plus bel éloge; d'un sous-officier dont nous dirions le nom, si nous n'avions à craindre que son talent et son patriotisme le désignassent doublement aux vengeances du pouvoir; d'Altaroche, chantre du prolétaire, qui tour à tour a pleuré sur la tombe de nos martyrs républicains, ri d'un rire caustique devant les jongleries de nos

gouvernans et traduit en vers énergiques nos iniquités sociales (1).

Parmi les chansons anciennes, nous devrons en faire figurer aussi quelques-unes qui peut-être n'en seront dignes qu'à titre de documens historiques. De ce nombre est, par exemple, *la Carmagnole*, qui, certes, n'eût point mérité, par l'élégance de sa forme, de survivre aux événemens qui l'ont inspirée; mais il nous a paru impossible de composer un recueil de nos vieilles chansons révolutionnaires, sans y faire entrer *la Carmagnole*, qui d'ailleurs ne peut effrayer aujourd'hui que les hypocrites et les sots, toutes classes sur lesquelles nous n'avons jamais compté pour le succès de cette publication.

PAGNERRE.

(1) Depuis le jour où nous écrivions ces lignes, cette appréciation d'un de nos jeunes talens a été confirmé par le succès éclatant qu'ont obtenu les CHANSONS POLITIQUES publiées tout récemment par nous et auxquelles la presse patriote a unanimement décerné les plus grands éloges.

LES

# REPUBLICAINES,

## CHANSONS POPULAIRES.

---

## RÉVOLUTION DE 1789.

---

### LA MARSEILLAISE.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous, dans ces campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve
[nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?

Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés? (*bis.*)
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!

Aux armes, citoyens, etc.

Quoi! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers! (*bis.*)
Grand Dieu! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploîraient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!

Aux armes, citoyens, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, citoyens, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous: (*bis.*)

Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leurs mères...!

Aux armes, citoyens, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs : (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accens :
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire!

Aux armes, citoyens, etc

COUPLET DES ENFANS.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus!
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchez, marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Rouget Delisle.

## LE CHAMP DU DÉPART.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil.
La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle, un Français doit mourir.

CHOEUR DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher, quand vous prenez les [armes :
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie :
Guerriers, elle n'est plus à vous :

Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république vous appelle, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière,
Des blessures et des vertus,
Venez fermez notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république vous appelle, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans!
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

La république nous appelle, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux, les combats sont nos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république vous appelle, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république vous appelle, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,

D'anéantir nos oppresseurs !
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle, etc.

M.-J. Chénier



## CHANT DU RETOUR.

Contemplez nos lauriers civiques ;
L'Italie a produit ces fertiles moissons.
Ceux-là croissaient pour nous au milieu des glaçons;
Voici ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques.
Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphans ;
Tous les jours nous furent prospères ;
Que le front blanchi de nos pères
Soit couvert des lauriers cueillis par nos enfans.

LE CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre ;
La Victoire a conquis la Paix.

LES VIELLARDS.

Chers enfans, la tombe des braves
Réclame ces lauriers moissonnés par nos mains ;
Vos frères, comme vous, ont vaincu les Germains,
Délivré les Toscans, les Belges, les Bataves.
Au séjour des héros, parvenus avant vous,
Ils y tiennent vos palmes prêtes :
Leurs mânes célèbrent nos fêtes ;
Unis à nos concerts, ils chantent avec nous :

LE CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre;
La Victoire a conquis la Paix.

LES BARDES.

Les Germains vaincus applaudissent.
Les bardes de la France ont élevé leur voix;
Leur lyre prophétique a chanté vos exploits,
Et de vos noms sacrés les siècles retentissent.
La Victoire a plané sur vos fiers étendarts;
Chargés de ces palmes altières,
Venez, loin des tentes guerrières,
Goûter un doux repos sous les palmes des arts.

LE CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Le chant des doux plaisirs succède aux cris de guerre
La Victoire à conquis la Paix.

LES JEUNES FILLES.

Guerriers, votre dot est la gloire.

LES GUERRIERS.

Unissons par l'hymen et nos mains et nos cœurs.

LES JEUNES FILLES.

Et l'hymen et l'amour sont le prix des vainqueurs.

LES GUERRIERS.

Formons d'autres guerriers; léguons-leur la victoire.

LES GUERRIERS ET LES JEUNES FILLES.

Qu'un jour à leurs accens, à leurs yeux enflammés,
On dise : Ils sont enfans des braves.
Que sourds aux tyrans, aux esclaves,
Ils accueillent toujours la voix des opprimés.

LE COEUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre:
La Victoire a conquis la Paix.

UN GUERRIER, UN BARDE, UN VIEILLARD,
UNE JEUNE FILLE.

Grand Dieu, c'est ta main qui dispense
La gloire et la vertu, bienfaits dignes du ciel;
La Victoire descend de ton trône éternel;
Par toi la liberté vient luire sur la France.
N'éteins pas, Dieu puissant, ses rayons précieux;
Que d'âge en âge la patrie
Soit libre, puissante et chérie,
Et que nos descendans bénissent leurs aïeux.

LE CHOEUR.

Tu fus long-temps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre:
La Victoire a conquis la Paix.

M.-J. Chénier.

## LA CARMAGNOLE.

Madam' Véto avait promis (*bis*)
De faire égorger tout Paris, (*bis*)
Mais son coup a manqué,
Grace à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

Monsieur Véto avait promis
D'être fidèle à son pays,
Mais il y a manqué,
Ne faisons plus d' quartier.
Dansons la carmagnole, etc.

Antoinette avait résolu
De nous fair' tomber sur le cu,
Mais son coup est manqué,
Elle a le nez cassé.
Dansons la carmagnole, etc.

Son mari se croyant vainqueur,
Connaissait peu notre valeur.
Vas, Louis gros paour,
Du Temple dans la tour,
Danser la carmagnole, etc.

Les Suisses avaient tous promis
Qu'ils feraient feu sur nos amis.
Mais comme ils ont sauté,
Comme ils ont tous dansé!
Chantons notre victoire, etc.

Quand Antoinette vit la tour
Elle voulut fair' demi-tour,
Elle avait mal au cœur,
De se voir sans honneur.
Dansons la carmagnole, etc.

Lorsque Louis vit fossoyer
A ceux qu'il voyait travailler,
Il disait que pour peu,
Il était dans ce lieu.....
Dansons la carmagnole, etc.

Le patriote a pour amis
Tous les bonnes gens du pays,
Mais ils se soutiendront
Tous au son des canons.
Dansons la carmagnole, etc.

L'aristocrate a pour amis
Les royalistes de Paris.
Ils vous les soutiendront
Comme des vrais poltrons.
Dansons la carmagnole, etc.

Les gendarmes avaient promis

Qu'ils soutiendraient tous leur pays;
Mais ils n'ont pas manqué,
Au son du canonnier.
Chantons la carmagnole, etc.

Amis, restons toujours unis,
Ne craignons pas nos ennemis.
S'ils viennent attaquer,
Nous les ferons sauter.
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, je suis sans culotte, moi,
En dépit des amis du roi.
Vivent les Marseillois,
Les Bretons et nos lois!
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, nous nous souviendrons toujours
Des sans-culotte des faubourgs,
A leur santé, buvons,
Vivent ces bons lurons!
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

## CHANT CIVIQUE.

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits;
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois;
Liberté, Liberté, que tout mortel te rende hommage;
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits.
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Du destin de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté, Liberté, que tout mortel te rende hommage!
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits.
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras;
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté, Liberté, que ce nom sacré vous rallie;
Poursuivons les tyrans, punissons, punissons leurs
[forfaits.
Nous servons la même patrie,
Les hommes libres sont Français.

## LA VERSAILLAISE.

Quels accens! quels transports! partout la gaîté
[brille :
La France est-elle donc une seule famille ?
Aux lieux même où les rois étalaient leur fierté
On célèbre la liberté. (*bis.*)
Est-ce une illusion ? suis-je au siècle de Rhée ?
J'entends chanter partout d'une voix assurée :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Quel spectacle enchanteur, au nom de la Patrie,
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie ;
Le vieillard semble encor, par sa vivacité,
Renaître pour la liberté. (*bis.*)
Et l'enfant, accusant la faiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune et chante avec courage :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Enfans, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
Le riche citoyen, l'habitant des chaumières,
Tous jurent, réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté. (*bis.*)
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome :
Pour réformer le monde, instruits par ce grand
[homme.

Ne reconnaissons plus, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissait sur nous sa fureur impunie;
Et l'homme vertueux, dans la captivité,
Soupirait pour la liberté. (*bis.*)
Maintenant l'homme juste a brisé ses entraves;
Les Français, indignés de s'être vus esclaves,
Ne reconnaissent plus, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Peuples, qui gémissez sous un joug tyrannique,
Venez voir le Français à sa fête civique:
Comparez vos terreurs à la sérénité
Des enfans de la liberté. (*bis.*)
Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte en s'embrassant tout un peuple de frères;
Vous ne reconnaîtrez, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

SUITE

## A LA VERSAILLAISE.

1793.

Voyez ces monumens d'un luxe asiatique;
Ils attestent l'abus du pouvoir despotique;
Voyez briller partout ce métal détesté,
Si funeste à la liberté.
Comparez tout ce faste à l'affreuse misère
Que le pauvre opprimé souffre dans sa chaumière;
Vous ne reconnaîtrez, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

De l'orgueil des tyrans le peuple était victime :
La vertu travaillait pour enrichir le crime.
Superbes ornemens, que vous avez coûté
Aux amis de la liberté !
Sur l'or de ces tapis, sur chaque broderie,
Je crois voir ruisseler le sang de ma patrie!
Oui, je ne reconnais, en détestant les rois;
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Parfois, fuyant leur cour, dans un riche ermitage,
Les rois cherchent la paix que l'on trouve au village.

Esclaves des grandeurs, ils n'ont jamais goûté
Les douceurs de la liberté.
Rêveurs dans les plaisirs, et de remords victimes,
Ils cherchent, en secret, le bonheur dans les crimes.
Oui, je ne reconnais, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Périssent les tyrans ! périsse leur mémoire !
Attachons à leur nom la flamme expiatoire ;
Brûlons ces titres vains de féodalité
En l'honneur de la liberté.
Prompt à nous imiter, que l'univers apprenne
Qu'enfin libres, heureux, sur les bords de la Seine,
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

AUX MANES DES DÉFENSERUS DE LA PATRIE.

Héros, qui conservez sur le sombre rivage
La haine pour les rois, l'horreur pour l'esclavage,
Votre cœur est encor de plaisir transporté
Aux accens de la liberté.
Brutus et Scévola, et le sage d'Utique
S'unissent avec vous pour chanter ce cantique :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

---

LA PHILOSOPHIE

## DES RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

La fière Autriche nous brave,
Amis, volons aux combats!
Au vainqueur d'un peuple esclave,
Opposons d'autres soldats.
Le serment des patriotes,
Est d'affranchir l'Univers;
Sur la tête des despotes,
Peuples, nous rompons vos fers.

C'est ici la juste guerre
Des peuples contre les rois;
Aux oppresseurs de la terre
Volons arracher nos droits!
De leurs trônes sanguinaires
Renversons-les à jamais :
Nous bâtirons des chaumières
Des débris de leurs palais.

Qu'a-t-il donc de si terrible,
Le trépas pour un guerrier?
C'est un asile paisible,
A l'ombrage d'un laurier.
Son ombre à jamais chérie,
Triomphe avec les vainqueurs;
On n'a pas perdu la vie
Quand on vit dans tous les cœurs.

Une invisible puissance,
D'avance a compté nos jours :
Nul effort de la prudence
N'en peut prolonger le cours.
L'heure fatale est écrite,
Le lâche l'évite en vain,
La mort l'attend dans la fuite,
Et le frappe avec dédain.

## HYMNE

### A LA LIBERTÉ ET A L'ÉGALITÉ.

Présent des cieux, auguste liberté,
Viens épancher tes bienfaits sur la France,
Et qu'avec toi la douce égalité
Fasse de nous une famille immense.

Peuples, craignez d'abuser de vos droits :
Que la loi seule en dirige l'usage;
Car l'insensé qui viole les lois
Est un tyran qui court à l'esclavage.

La liberté n'est donc que dans la loi;
La loi, de tous la volonté suprême,
C'est mon ouvrage, elle est faite par moi;
Soumis aux lois, j'obéis à moi-même.

L'égalité, la balance à la main,
Pèse nos droits civils et politiques;
Elle répand sur chaque citoyen
Et les bienfaits et les charges publiques.

Mais viendra-t-elle ôter à l'ouvrier
Les fruits heureux d'une longue industrie?
Et le fuyard aura-t-il le laurier
Du citoyen qui sauva la patrie?

Non, elle est juste : aux vertus, aux talens,
Pous nous servir, elle ouvre la carrière;
Elle préfère aux vices opulens,
L'humble vertu que couvre la chaumière.

Qu'un magistrat me juge au tribunal,
Des lois en lui j'honore l'interprète;
Mais hors de là je marche son égal,
Et de la loi le glaive est sur sa tête.

Si vous voulez garder la liberté,
Français, prenez des mœurs républicaines :
Respect aux lois, droiture, probité,
Faites un choix... des vertus ou des chaînes.

DESMAREST.

## LA DÉCADE.

Air : *Au diable soit le vicaire.*

C'est aujourd'hui la décade,
Prenons tous le verre en main :
Je te porte ma rasade,
*A* toi, *peuple souverain.*
La décade est par sa gaîté
L'ame de la liberté. (*bis.*)

Je n'ai richesse ni grade,
Sans-culotte est mon vrai nom,
Plus je bois dans ma décade,
Mieux j'ajuste mon canon.
La décade est par sa gaîté
L'ame de la liberté.

Belles, fêtez la décade,
Venez au bruit du tambour :
Une pique, une cocarde
Ne font point peur aux amours.
La décade est par sa gaîté
L'ame de la liberté.

Citoyennes, la décade
Sans vous n'aurait point d'appas.
Recevez notre accolade,
Et laissez-nous mettre au pas.
La décade est par sa gaîté
L'ame de la liberté. Ducis.

## HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME

Père de l'univers, suprême intelligence;
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause;
Tout s'épure aux rayons de ta divinité;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et la gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure:
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre les autels.

O toi! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus..... verse en nos cœurs ta sagesse immor-
[telle,
Embrase-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la patrie!
Chasse les vains désirs, le sot orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous
[justes.
Règne, règne au-delà du tout illimité;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes.
Laisse à l'homme la liberté.

LEBRUN.

---

## LES ROIS DE FRANCE.

Jadis on voyait sur la France
Régner des monstres sans pudeur,
Dont l'ambitieuse ignorance
Du peuple faisait le malheur, (*bis*)
Dans leurs palais, ces sots despotes,
Révêtus d'un brillant pourpoint,
Entretenaient leur embonpoint
Du plus pur sang des sans-culottes,
Français républicains, conquérans de vos droits,
Frappez (*bis*) tous ces tyrans, profanateurs des lois.

Ces tigres, sans cesse à l'école
De plus d'un fourbe accrédité;
Tous se jouaient de leur parole
Sous les traits de la probité;
Ne ménageant point les ressources
Que leur procuraient nos bienfaits,
Aux vils agens de leurs forfaits
Ils prodiguaient l'or de nos bourses.
Français, etc.

Quand, riches de notre indigence,
Ils voyaient notre sort affreux,
Ils vendaient le pain de la France
Pour servir leurs goûts odieux.

La plainte n'était point admise;
L'infortune avait beau crier:
Monstres!..... prendre et ne rien payer
Etait votre chère devise.
'ançais, etc.

En pillant de toutes manières;
L'un, sous des traits religieux,
Par la pompe de ses prières,
S'efforçait d'attirer nos vœux;
L'autre, sans mœurs et plein d'audace,
Coupable avec impunité,
Flattait le vice déhonté,
Et bravait les vertus en face.
'ançais, etc.

A l'instant où de leur vengeance
Nous devions ressentir les traits,
Oh! cruelle et perfide engeance!
Ils se montraient doux, satisfaits.
S'appuyant d'un saint privilége,
Usurpé sur le souverain
Ils trahissaient le genre humain,
En punissant un sacrilége.
'ançais, etc.

Ils sont rentrés dans les ténèbres,
Ces grands rois, lâches, libertins,
Buveurs fameux, chasseurs célèbres,
Jouets des plus viles catins.
O vous que rien ne décourage!
Vrais amans de la Liberté!

Etablissez l'égalité
Sur les débris de l'esclavage.
**Français républicains, conquérans de vos droits,**
**Frappez (*bis*) tous ces tyrans, profanateurs des lois.**

# RÉVOLUTION DE 1830.

## LA TRICOLORE.

Voilà ce drapeau tricolore,
Glorieux enfans de Paris!
Vos bras l'ont reconquis encore,
Nous le saluons de nos cris.
L'Europe tremble quand il brille
Sur le front de nos jeunes rangs.
C'est la Méduse des tyrans,
C'est le drapeau de la Bastille!
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

De nos gloires long-temps flétries
Déchirons le hideux tableau;
La France a pris aux Tuileries
Sa revanche de Waterloo.
Légions de la vieille armée,
Saluez le noble étendard;
Il est jeune encor, mais plus tard
Il se ternira de fumée:
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité.

Son triomphe, nouvelle Sparte,
Sur ton sol restera gravé;
Chaque lettre de notre Charte
Est écrité sur un pavé :
Si troublant cette grande fête,
L'Europe nous jetait un roi,
Avec les tables de la loi
Que le peuple écrase sa tête.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité.

De notre gloire vieil emblême,
Sur la colonne il s'est placé;
Et des Bourbons le drapeau blême
Comme un spectre s'est effacé.
Les héros ciselés d'Arcole,
La garde gravée au burin,
Suivent la spirale d'airain,
Pour le revoir sur la coupole.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a réssuscité.

Il part de la place Vendôme
De ce vol qui glaçait les rois;
Sur chaque tour, sur chaque dôme,
Ses larges plis cachent la croix.
Déployons dans l'air notre histoire
Aux yeux de nos frères lointains;
Ils liront leurs nouveaux destins
Sur ce télégraphe de gloire.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

Que notre flotte ramenée,
Noyant le signe des trois fleurs,
Sur la mer Méditerranée
Se pavoise des trois couleurs;
Que les peuples semés sur l'onde,
Nos frères de tous les climats
En les saluant sur nos mâts,
Chantent la liberté du monde.
Plane sur nos soldats, astre de liberté,
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . .

Barthélemy et Méry.



---

## LES TROIS COULEURS.

### CHANT PATRIOTIQUE,

### DÉDIÉ A LA VILLE DE PARIS.

*Air nouveau de M. A. Vogel.*

Liberté sainte, après trente ans d'absence,
Reviens, reviens, le trône est renversé;
Ils ont voulu trop asservir la France,
Et dans leur main le sceptre s'est brisé;
Tu reverras cette noble bannière,
Qu'en cent climats portaient tes fils vainqueurs,
Ils ont enfin secoué la poussière
Qui ternissait tes brillantes couleurs.

Au bon plaisir, à la grace divine,
Va succéder, pour la leçon des rois,
Un droit plus saint, tirant son origine
Des droits du peuple et restreint par les lois.
La Charte en main, la France libre et fière,
Pour l'avenir peut essuyer ses pleurs;
Le drapeau blanc roule dans la poussière,
Qui ternissait nos brillantes couleurs.

Soldats enfans de la même patrie,

Qu'un vain serment, un devoir mal compris,
Vous fit défendre une race flétrie,
Qui mendia son sceptre aux ennemis.
Venez à nous, plus de sanglantes guerres;
Nous pardonnons malgré tous nos malheurs;
Oui, désormais tous les Français sont frères,
Car la colonne a repris ses couleurs.

Et vous, Français, dignes fils de la gloire,
Qui maintenant dormez dans le cercueil,
Si nous chantons après votre victoire,
Ah! dans nos cœurs nous portons votre deuil.
De ce trépas que votre ame soit fière,
Car dans le temple ouvert en votre honneur,
La liberté déploîra la bannière
Dont votre sang retrempa la couleur.

A. Blanc.



## L'INSURRECTION PARISIENNE.

### CHANT PATRIOTIQUE.

*Air de la Marseillaise.*

O démence, ô comble d'audace!
D'où naît partout ce sombre effroi?
Le crime a suivi la menace,
Punissons l'attentat d'un roi. (*bis.*)
Voici des fers... voilà des armes!
Paris, quel choix pour ta fierté!
Jette un long cri de liberté,
Venge en trois jours quinze ans d'alarmes!
Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte ou te reconquérir!

Vois-tu ces infâmes sicaires
Par le despotisme abrutis?
Ils se font bourreaux mercenaires
Contre nous, soldats apprentis! (*bis.*)
Eh quoi! nous les nommions nos frères?.....
Ah! c'est trop suspendre nos coups!
De tous côtés entendez-vous
Siffler leur balles meurtrières?
Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir!

Le salpêtre soudain s'embrase,
O Paris, pleure tes enfans!
La mitraille en vain nous écrase;
Contre elle ils marchent triomphans! (*bis.*)
Ils disent : « Gloire à qui succombe!
» Marchons, la Mort nous armera,
» Et chacun de nous attendra
» Qu'un frère ou qu'un ennemi tombe. »
Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir!

Mais quels prodiges vont éclore?
Partout des milliers de remparts!
Partout le drapeau tricolore!
Salut à nos vieux étendards! (*bis.*)
La Liberté vient nous les rendre
Nos yeux sont humides de pleurs...
Au seul aspect des trois couleurs,
La Victoire est lasse d'attendre.
Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir.

De la nuit employons les heures;
Arrachons ces pavés sanglans,
Et du faîte de nos demeures
Frappons nos assassins tremblans. (*bis.*)
Elle fuit, leur troupe homicide;
Nos murs sont libres d'énnemis,
Voyons-les tous morts ou soumis,
Ces soldats d'un roi parricide!

Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir.

Paris. encor des rois qui tremblent;
Encor des peuples ébranlés!
Chez nous les proscrits se rassemblent
Ton réveil les a consolés! (*bis.*)
L'Europe entière à ton veuvage
S'unit par un deuil fraternel,
Entends!... quel écho solennel
Des chants qui brisent l'esclavage!
Aux armes, Parisiens! hâtez-vous d'accourir!
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir!



## LA VARSOVIENNE.

Il s'est levé, voici le jour sanglant !
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance.
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau !
Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté :
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté !

« Guerre ! à cheval, Cosaques des déserts,
Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
Point de Balkans! ses champs nous sont ouverts;
C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte ! n'avancez pas : ces Balkans sont nos corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,

Plus fortunés qu'au temps où la Victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étrangère :
Cette fois, ô ma mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciuzko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence :
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua :
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée;
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons, nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté.
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau de fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la Liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français; les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services;

A Marengo le fer la sillonna;
De Champaubert comptez les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux...
Nous étions sous Paris. Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous
Polonais, etc.

O vous du moins dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde.
Qu'il soit vainqueur ce peuple, ou martyr comme [vous.
Sous le bras du géant qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous!
Polonais, etc.

Sonnez, clairons! Polonais à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La Liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée.
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre et qui meurt l'est déjà.
Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

CASIMIR DELAVIGNE

POURQUOI

## JE SUIS RÉPUBLICAIN.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

A mon aspect, amis, on s'effarouche ;
Avec terreur on fuit devant mes pas :
J'entends mon nom passer de bouche en bouche,
Suivi d'un mot qu'on murmure tout bas.
Eh bien ! ce mot, ce titre si barbare
Qui met l'effroi dans un esprit mesquin,
Avec orgueil tout haut je le déclare,
Oui, mes amis, je suis républicain,
Mes amis, je suis républicain.

La monarchie a trop lassé la France !
Il est bien temps que le peuple ait son tour.
Le ciel bientôt de notre délivrance
Sur l'horizon fera briller le jour.
Il faut aux rois des valets et des prêtres,
Des courtisans, des ministres enfin.
L'argent du peuple engraisse trop de maîtres !
Voilà pourquoi je suis républicain,
C'est pourquoi je suis républicain.

Dés nations quand les mains enchaînées
Avec espoir s'élevaient devant nous,
J'avais rêvé de grandes destinées;
Mais aujourd'hui je m'éveille à genoux.
Au trébuchet ils pèsent la victoire,
Ces financiers, nobles sans parchemin;
Sous les écus ils étouffent la gloire!
Voilà pourquoi je suis républicain,
C'est pourquoi je suis républicain.

Si par hasard un député fidèle
D'économie offre un sage projet,
Un financier, apprenti de Villèle,
Habilement embrouille le budget.
Son beau discours rend les choses moins claires.
La chambre vote et nous crions en vain.
J'aime à savoir comment vont mes affaires;
Voilà pourquoi je suis républicain,
C'est pourquoi je suis républicain.

La soif de l'or ne trouble point mon ame,
De mon destin je suis peu soucieux.
Pour mon pays un saint amour m'enflamme,
Et pour lui seul je suis ambitieux.
S'il le fallait, pour sauver la patrie,
Sur son autel j'apporterais soudain
Avec transport ma fortune et ma vie!
Voilà comment je suis républicain,
C'est comment je suis républicain.

## 6 JUIN!

### DEUIL.

Nous avons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
(MARSEILLAISE)

### I.

Morts! morts!... Ils ne sont plus! ils ne sont plus,
[nos frères!
Le trépas a fermé leurs sanglantes paupières :
Ils sont morts côte à côte, et tous frappés au cœur!
Voyez, voyez passer les grandes funérailles.....
Entendez retentir sur les champs de batailles
Le cri féroce du vainqueur!

Ils ne sont plus!..... Malheur! pleurons ces morts
[sublimes!
Juillet les avait vus si beaux, si magnanimes!
Ils avaient incrusté tant de gloire à leur nom!
Leurs ames à nos cœurs savaient si bien répondre!...
Bras et têtes de fer, ils sont venus se fondre
Devant la bouche d'un canon!

### II.

Goutte à goutte ils sentaient s'écouler l'espérance :
Ils ont osé, brusquant une dernière chance
A la voix populaire unir leur forte voix.

Ravivant de leurs cœurs l'élan patriotique,
Ils se sont tous levés au cri de RÉPUBLIQUE,
Levés pour la dernière fois ! ! !

Ils ont cru des trois jours évoquer les merveilles :
Les chants républicains sonnaient à leurs oreilles,
Et le saint oriflamme à leurs regards brillait;
Mais en serrant vingt fois leurs colonnes trouées,
Au ciel ils ont levé leurs têtes dévouées,
Et n'ont pas reconnu le soleil de juillet !

III.

Simples, et neufs encore aux mondaines affaires,
Ils ont, d'après leur cœur jugeant les cœurs vulgaires,
Commis le grand péché que la victoire absout :
Mais loin d'eux infidèle a volé la Victoire,
Et dans leurs rangs pressés la balle expiatoire
Sur vingt n'en laissa qu'un debout !

IV.

Saint-Merry ! Saint-Merry !... nom à jamais célèbre!
Tombeau de nos amis, de ta voûte funèbre
Leur voix désespérée a fatigué l'écho !
Imprudens ! ils voulaient que la liberté sainte,
Entre les murs noircis de ton antique enceinte,
Trouvât son Champ-d'Asile ou bien son Waterloo !

V.

Ils sont morts!... Le canon qui rongeait les murailles
Sonnait alors pour eux le glas des funérailles ;
Les décombres fumans engloutissaient leurs corps ;
Et ces cris dont tremblait la ville échevelée,

S'unissant au bruit sourd de la grande mêlée,
Étaient, sur leur tombeau, la prière des morts!

VI.

Heureux! cent fois heureux ceux qu'a choisis la balle!
Ils ne subiront point la torture infernale
Qu'on souffre au mont Michel, sous l'ignoble barreau;
Et ce n'est point pour eux que le Séjan commue
En poison morne et lent le plomb qui frappe et tue,
La mort en agonie, en geôlier le bourreau!

VII.

Vainqueurs, ne troublez pas nos hymnes funéraires!
Laissez-nous les pleurer, car ils étaient nos frères.
Pleurer fait tant de bien quand le cœur est serré!
Que craignez-vous d'ailleurs? Une larme stérile
Ne ranimera pas un corps froid, immobile,
Et sous la chaux vive enterré!

En tous temps, le vaincu, d'après un saint usage,
Put relever ses morts sur le champ du carnage:
Malheur à qui viole un funèbre drapeau!
On nous laissait entrer dans la geôle secrète
Où nos amis souffraient... aujourd'hui, qu'on nous jette
Un sauf-conduit pour leur tombeau!

Laissez-nous les pleurer!... Notre douleur amère
S'épanche sans accens de haine et de colère...
Quand du signe de deuil il faut nous entourer,
Nos crêpes ne sont point une équivoque emblême,
Nous ne proférons pas de secret anathême...
Nous pleurons! Est-ce donc un crime de pleurer?

A. Altaroche.

## LA BATAILLE DES PLACES,

OU

### LE PATRIOTISME DE 1815.

AIR : *Encore du charlatanisme.*

Pour chanter le *Magnificat*,
Nous qui gardions notre courage,
Signons un beau certificat
Au peuple qui fit tout l'ouvrage.
Mais qu'il n'élève plus la voix,
A nous le profit du civisme,
A nous seuls le champ des exploits ;
Et battons-nous pour les emplois.
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

On prétend que sous un Bourbon
J'ai tenu les ciseaux sinistres,
Je ne m'en parais pas moins bon
A briller au banc des ministres.
Qu'on cite comme peu chrétiens
Des extraits de mon doctrinisme ;
Mon portefeuille, je le tiens,
Et je vais placer tous les miens !
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Dupin n'était plus député
Quand vint le moment de combattre;
Le péril enfin surmonté,
Il est rodomont comme quatre,
Il se cramponne à son mandat,
Il s'admire avec fanatisme,
Et ce grand sauveur de l'état
Se fait ministre et magistrat!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Honneur du moins au vrai guerrier
Qui guida la force publique!
On disait qu'un simple laurier
Serait sa couronne civique;
Mais envers ses nobles travaux
Il use de libéralisme!
Et sans songer à ses rivaux,
Se met au rang des maréchaux
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Combien de hauts faits sont prouvés
Pour obtenir de moindres titres!
L'un a vu lever des pavés,
Et l'autre a vu briser des vitres;
Tel montra de beaux sentimens,
Et tel nous fit du journalisme;
Armé de tous ces argumens,
Chacun vise aux gros traitemens!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Au peuple on permet de payer,

Mais cependant qu'il se rassure :
Touchant les places à rayer
On va pérorer sans mesure ;
Et personne ne défendra,
Tant va loin notre rigorisme,
Que le paîment qu'il recevra
Et le cumul qu'il remplira :
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

## LA FRANCE

### A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

*Air du tombeau de Manuel*, ou *du Tribunal.*

Dans le forum apparaît une femme ;
Là, brandissant les couleurs d'Austerlitz,
Secourez-moi, dit elle, on me diffame ;
Je suis la France et j'adjure mes fils.
Tribuns du peuple, au sort de Bélisaire ,
Trop d'ennemis ont réduit ma fierté ;
N'aurais-je pas, pour voiler ma misère,
Un peu de gloire et plus de liberté ?

Quoi ! reprend-elle, aux rives de la Loire
Je sais qu'un jour ma honte a retenti ;
L'Europe alors osait nier ma gloire ,
Et je n'ai pas vengé ce démenti !
Il en est temps, me voilà, je suis prête ;
Je viens chercher un bill d'indemnité.
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté !

Sous les lambris où la foule caresse
Le fier visir qui joue avec mes pleurs ,
Si quelquefois le tocsin de la presse

Pour l'effrayer a tinté mes douleurs,
J'ai vu soudain mon fidèle interprète,
A des geoliers. de par vos lois jeté!
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Guerre à la France, a pu dire un barbare,
Honteux d'un nom, vierge encor de succès.
Le tribunal de l'honneur a sa barre,
Ah! laissez-moi plaider ce vieux procès.
Dans le Kremlin j'irai ceindre ma tête
Du beau laurier qu'autrefois j'ai planté.
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Je vous maudis! si mes larmes sont vaines;
Tenez-en compte, et je vous bénirai;
N'ai je donc pas toujours autant de veines?
Faut il du sang? je vous en donnerai.
Mais dans vos doigts vous roulez ma requête!
Elle fait peur à la majorité!...
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

De ce palais, gardez bien les issues;
Quelques géants, Spartacus ignorés,
Viendraient un jour frapper de leurs massues,
Ceux que mes cris n'auront point inspirés.
Mais songez-y! pour braver la tempête,
Dans les palais l'on est mal abrité!
Et puis le peuple en menaçant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Ch. Lepage.

## LE MOUCHARD.

Air : *Le pape est gris.*

Veux-tu savoir, l'ami Jean-Pierre,
Quel est ce grand godelureau,
Qui tout' les nuits, sous la gouttière
Vient gober des rhum's de cerveau ?
Mon fiston, je vas t'en instruire :
C'cadet là, qui marche à l'écart...
Mais tout bas, je dois te le dire...
C'est un mouchard. (*bis*)

A l'école il eut plus d'un' danse
Quand il n'était pas pus haut qu'ça ;
Car pour une heure de vacance
Il aurait vendu son papa.
Maintenant, qu'il s'croit diplomate,
Il fait comme s'il était moutard ;
A Gisquet il donne la patte...
C'est un mouchard.

A lui voir un' si belle mine,
Plus d'un malin s'est trouvé pris ;
Une croix pend à sa poitrine,
On ne voit plus qu'ça dans Paris.
Mais, sous c'te croix, prends-y bien garde,

Souvent l'Judas cache un poignard...
En poche il a plus d'un' cocarde...
C'est un mouchard.

Mais, dam', faut l' voir quand il entre
Dans queuque grand' société,
Il se dit riche, il fait gros ventre,
Et s'fait banquier ou député.
Si l'on y parle politique,
Tu l'entendras, en escobard,
Crier : vive la république !
C'est un mouchard.

Faut pas s'fier sur sa tournure,
Car, il n'était pas si pimpant,
Le jour que d'vant la préfecture
Il prit un p'tit air de carcan.
A Toulon il fut à l'école;
Pour preuv' que je n'suis pas bavard,
Dis-lui qu'il t' montre son épaule...
C'est un mouchard.

Mais, mon vieux, ils auront beau faire,
La républiqu' les mettra d'ssous,
Car nous savons que de l'eau claire
Ne vaut pas du vin à quinz' sous.
Quant à c't autr' qui nous examine,
Du fricot il aura sa part;
Chauffons seulement la cuisine...
C'est un mouchard.

UN SOUS-OFFICIER.

## LE PEUPLE A FAIM.

Air : *Eugène est mort.*

Heureux du jour, sur vos tables splendides
Quand l'art conduit de cent climats divers,
Pour assouvir vos estomacs avides,
Les meilleurs vins et les mets les plus chers,
Sur les coussins où votre corps digère,
Sentez-vous pas, comme un remords soudain,
Poindre en vos cœurs cette pensée amère?
Le peuple a faim !

Sur vos tréteaux où se vautre l'orgie,
Le luxe dresse un autel fastueux.
Pour vous l'argent, le vermeil, la bougie,
Et le cristal réflétant mille feux!
Mais pour le pauvre, au lieu de porcelaine,
L'écuelle en terre et la cuiller d'étain!
Heureux encor, quand cette écuelle est pleine!
Le peuple a faim!

Pour vous la vie avec ses jouissances,
En été l'ombre, en hiver le soleil!
Pour vous la mode, et la scène, et les danses,
Les nuits aux jeux et les jours au sommeil!

Mais pour le pauvre, abstinence, détresse,
Et l'eau du ciel pour détremper son pain;
Puis l'hôpital quand blanchit la vieillesse!...
Le peuple a faim!

D'un faux éclat que la trompeuse amorce,
Riche insolent, ne t'éblouisse pas!
Le peuple sait aujourd'hui que la force
N'est plus dans l'or, mais qu'elle est dans les bras.
Cet or impur dont se gonfle ta bourse,
S'est goutte à goutte échappé de sa main,
Prends garde! il peut remonter vers sa source...
Le peuple a faim!

Assez long-temps, gorgés de priviléges,
De notre force on vous a rendus forts:
Les députés sortis de vos colléges
Ont disposé de nos biens, de nos corps.
A cette lice où l'on vole sa place,
Le pauvre encor frappera-t-il en vain?
Il veut entrer par droit et non par grace!
Le peuple a faim!

L'instruction, cette manne féconde,
Pour le puissant monopole nouveau,
Le pauvre aussi doit l'avoir, en ce monde
Où riche et pauvre ont le même cerveau.
Attendra-t-il qu'une pitié tardive
Jette à ses pieds un os avec dédain?
Non! du banquet il veut être convive,
Le peuple a faim!

Lorsque le peuple a, de sa main puissante
Brisé d'un roi le sceptre et les faisceaux,
Il voit sortir de sa cave prudente
L'heureux qui vient butiner les morceaux.
Mais sonne encor l'heure trop différée,
Sa grande voix vibrera dans son sein :
« Faquins, arrière ! et place à la curée !
Le peuple a faim ! »

A. ALTAROCHE.



## L'IMPOT DU PROLÉTAIRE.

Prolétaire, parlons d'impôts :
C'est le ver qui, vivant, te ronge ;
Sans le budget et ses suppôts,
Ta misère serait un songe.
Parle, apprends-nous, homme de rien,
Si tes maîtres, que rien n'éclaire,
A tes maux mesurent leur bien :
Quel est l'impôt du prolétaire?

D'un doigt de vin va-t-il noyer
Maux d'atelier, maux de caserne,
Mille maux qu'il faut oublier?
L'impôt le guette à la taverne :
Le rat de cave, à chaque instant,
Jauge tonneau, bouteille, verre ;
Tant pour le vin, pour le droit tant :
Voilà l'impôt du prolétaire.

Puis sur ses pas le gabelou
Chaque jour au sein du ménage
Sur le sel lui réclame un sou,
Sur la pipe encor davantage.
Le percepteur, autre fléau,
Taxe les trous de la chaumière

Comme les balcons du château !
Voilà l'impôt du prolétaire !

Mais il est un impôt plus lourd,
Un impôt levé sur la peine
Par le riche, devenu sourd
A des maux dont il tient la chaîne.
« Pauvre, debout ! voici ta loi :
» Travaille ; mais sur le salaire
» Je me réserve un lucre, moi ! »
Voilà l'impôt du prolétaire.

Le jour viendra, jour d'équité,
Où doit luire enfin sur la France
Ce soleil de la liberté
Qui calmera tant de souffrance.
Mais jusque là, feseurs de lois,
Songez au peuple, à sa misère...
De votre joug il sent le poids :
Craignez le bras du prolétaire !

O DE N.



## LE FÉLICITEUR (1).

Air : *la Catacoua.*

En vain je reste à ma boutique,
Zélé, pur et national;
Jamais la voix patriotique
N'a dit mon nom dans un journal;
J'ai beau suer, me bien conduire,
Mon habit reste sans galons.
Hé donc, allons,
Félicitons,
Complimentons, gémissons, bénissons;
Il faut avoir, pour se produire,
Un pied dans toutes les maisons.

Vite il complimente le maire
Sur sa croix d'honneur et ses biens;
Aussi Monsieur le commissaire
Sur ses boulettes... pour les chiens.
Il tousse auprès du capitaine
Atteint d'un rhume de cerveau.
Sur son tonneau,
Du gros Lobau,

(1) Féliciteur n'est pas de l'académie, mais il faut l'y faire entrer, ce mot devient un besoin de notre époque.

Il félicite encor le porteur d'eau;
Et leste, sans reprendre haleine,
Il s'élance vers le château.

D'abord la garde le refoule;
Mais l'enragé féliciteur
Se fait jour à travers la foule
Qui du roi masque la grandeur.
Aux pieds du héros de Jemmape,
Il se prosterne, humble sujet.
Son maintien plaît;
Lors d'un seul jet
Il dit : Boury, Thiers, coup de pistolet...
Mais pris de frayeur, il s'échappe,
Car tout le monde applaudissait.

Il avait grand besoin d'un somme
Et le fit; mais, de cet instant
Il demeura fou, le pauvre homme,
Et mourut en félicitant
Son médecin et son notaire.
D'autres ont pris ses éperons.
Hé donc, allons,
Félicitons.
Complimentons, gémissons bénissons;
Qu'ont les valets de mieux à faire
Que de brosser tous les salons?

J. Cahaigne.

## ILS NE SONT PLUS !

POLONAISE.

Air : *T'en souviens-tu?*

Ils ne sont plus, les fils de la Victoire !
Et l'aigle blanche a reçu leurs adieux.
Tombant aussi sous le poids de sa gloire,
Elle a perdu son vol audacieux.
La terre, hélas ! leur ouvre ses entrailles ;
Mais sur son sein les lauriers vont fleurir,
La Liberté pleurait ses funérailles;
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

« Pour la patrie il faut que l'on s'immole ;
» Il faut punir nos cruels oppresseurs. »
— Ils l'ont promis... ils ont tenu parole;
Mais ils croyaient trouver des défenseurs.
Aussi, trompés du haut de leurs murailles,
Ils ont crié : Frappez ! l'on sait périr.
La Liberté pleurait aux funérailles;
Comme eux, Français ! il est beau de mourir.

Pauvre Pologne, au milieu des alarmes,
Il faut passer dans le champ du repos;

Mais la Victoire avait usé tes armes
Et déchiré tes glorieux drapeaux.
Vas, reviendra le jour des représailles,
Et de la tombe on te verra sortir.
La Liberté pleurait aux funérailles,
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

Les rois ont dit : *Il faut qu'elle périsse;*
*De nation elle perdra le rang.*
—Pendant dix mois a duré son supplice,
Et ses bourreaux veulent encor du sang.
Nous en avons, et le sort des batailles,
Sous leurs efforts ne pourra le tarir!...
La Liberté pleurait aux funérailles,
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

Pour les venger franchissons la frontière;
Le coq gaulois doit sillonner les airs;
Et que du nord l'aigle insolente et fière,
Porte son vol au fond de ses déserts.
De la Pologne entr'ouvrons les entrailles,
Crions : Victoire ! et ses preux vont sortir!...
La Liberté pleurait aux funérailles,
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

F. Becker.

## GROS, GRAS ET BÊTE.

*Air de la Baronne.*

Gros, gras et bête,
En quatre mots, c'est son portrait :
Toisez-le des pieds à la tête,
Aux yeux de tous, il apparait
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
Bien qu'il ait peine à se mouvoir,
Sa main s'avance, toujours prête,
Dès qu'il s'agit de recevoir...
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
La peur cramponne ses talons;
S'il fait un pas vite il s'arrête,
Et puis il roule à reculons,
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
Un laurier couvre son sourcil;
Mais sa couronne est, dit-on, faite
De laurier-sauce et de persil...
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
En pelle s'élargit sa main,
En poire s'alonge sa tête,
En tonneau croît son abdomen,
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
La clé d'or à son frac suspend,
En guise de double épaulette,
Sur chaque épaule un sac d'argent,
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête.
Son sabre est là prêt à frapper:
Mais cet instrument de conquête
Lui sert de lame à découper.....
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête,
En commençant il est venu;
Mais, depuis que dure la fête,
De plus en plus on l'a connu
Gros, gras et bête!

Gros, gras et bête.....
Je dois expliquer mon sujet:
A l'équivoque on dit qu'il prête,
J'ai voulu peindre le budget
Gros, gras et bête!

A. Altaroche.

## A CHAQUE CRIME

### ÉLEVONS UN POTEAU.

Air : *A soixante ans.*

Un chansonnier a dit, plein d'optimisme :
« A chaque gloire élevons un autel, »
Puis il a cru trouver dans son civisme
De vrais motifs pour louer tel ou tel :
Mais vainement il transforme en idole
Chaque faux dieu qu'il peint dans son tableau ;
Pour les chasser de notre capitole,
A chaque crime élevons un poteau.

Faudra-t-il donc toujours entendre dire
Que Louis seize est monté dans les cieux ?
Que, bon pasteur, il subit le martyre
Qu'ont décrété quelques loups furieux.
Non !!! pour garder le trône de ses pères,
Et pour venir égorger son troupeau,
Il appela les armes étrangères.....
A chaque crime élevons un poteau.

La république allait être envahie ;
Soudain ses fils lui prodiguent leur sang.

Napoléon, plein d'ardeur, de génie,
Se distingua surtout au premier rang:
Mais à Saint-Cloud, vers la fin de brumaire;
Des libertés il creusa le tombeau;
Et, fils ingrat, il détrôna sa mère.....
A chaque crime élevons un poteau.

De Waterloo la fatale journée
R'ouvre aux Bourbons les portes de Paris;
A les revoir la France est condamnée,
Et par Louis les braves sont proscrits;
Sur l'un d'entr'eux, poursuivant sa vengeance,
Le sang de Ney tache le blanc drapeau;
Et Wellington est maréchal de France.....
A chaque crime élevons un poteau.

Un roi bigot succède à l'hypocrite;
Dans Reims à peine il vient d'être sacré,
Des citoyens la milice est détruite,
Et dans Paris le peuple massacré.
Pour gorger d'or une cour ennemie,
De nos impôts il double le fardeau;
Juillet enfin comble son infamie.....
A chaque crime élevons un poteau.

Contre Philippe une ardente jeunesse
Vient protester les armes à la main;
Elle est vaincue, et Thémis vengeresse
Pour la juger prend ses plateaux d'airain;
Mais redoutant sa lenteur protectrice,

De la balance on brise le fléau :
On substitue à la loi le caprice.....
A chaque crime élevons un poteau.

Nous le savons : les discordes civiles
Ont bien souvent tué la liberté.
Vrais citoyens, dans le sein de nos villes
Vivons en paix, avec fraternité ;
Prenons l'honneur et les lois pour nos maîtres,
Des vérités propageons le flambeau ;
Mais, sans pitié stygmatisant les traîtres,
A chaque crime élevons un poteau.

---

## RÉFLEXIONS

### DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

### SUR LA LOI DE L'ÉTAT DE SIÉGE.

AIR : *C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine.*

Si l'on a vu mes confrères
Mettre Paris au secret,
Sous leurs griffes arbitraires
Qu'a fait rouvrir un arrêt,
J'ai blâmé cette méthode ;
Pour vaincre la liberté,
Nous devons combattre à cheval sur le code.
Vive la légalité !

Loin de grossir le cortége
De ces visirs maladroits,
Je veux que l'état de siége
Soit l'un de mes premiers droits.
Aussi je préviens la foule
Que demain j'en suis doté.
Ah ! de par la loi que du moins le sang coule.
Vive la légalité !

Tous les moyens ordinaires

Trahissent notre devoir,
C'est le cri des doctrinaires.
Mais avec un tel pouvoir,
Dans les civiles tempêtes
Suivant la nécessité,
Nous écraserons mille fois plus de têtes.
Vive la légalité !

En des clameurs éternelles
Jusqu'à son moindre détail,
Des lois exceptionnelles
On prône l'épouvantail.
Quand pour le bien je m'écarte
De son texte trop vanté,
Peu m'importe à moi que l'on aime la charte!
Vive la légalité !

Si dans un coin l'on s'ameute,
Loin de mettre tout en jeu,
On dispersera l'émeute
A bien petits coups de feu.
Mais que son audace altière
Résiste à l'autorité,
Nous bombarderons la capitale entière.
Vive la légalité !

La nuit, des plus indociles
Quelques nouveaux assommeurs
Forceront les domiciles
Et saisiront les dormeurs.
Aux yeux des chefs de familles

Ou d'un frère garotté ,
Nos agens pourront même insulter les filles.
Vive la légalité !

J'userai de l'avantage
Que la loi m'aura donné ;
L'exil sera le partage
De tout homme soupçonné.
Parmi ceux dont j'ai pris note
Il est plus d'un député.
Je m'en souviendrai si je n'ai pas leur vote.
Vive la légalité !

Ch. Lepage.



## LE ROI

### FLAIRE LA SAINTE AMPOULE.

*Air du Charlatanisme.*

Hier Saint-Remy se fâchait
De voir le beau pays de France,
Que le peuple impie arrachait
A son Saint-Chrême, à sa puissance.
Du paradis un fin matois
Lui cria du sein de la foule :
« Prends patience quelques mois ;
Ça reviendra, car, je le vois,
Le roi flaire la Sainte-Ampoule. (*bis*)

» L'église en cour n'est pas trop mal ;
Certain prêtre pourrait nous dire,
Sans le secret du tribunal,
Des vœux qui te feraient sourire.
Tout va bien ; des petits collets
Je n'ai pas vu briser le moule ;
Hier, encore du Palais
Saint-Roch a béni les valets ;
Le roi flaire la Sainte-Ampoule.

» Sur l'aile de ses libertés,

» En vain le peuple nous balotte;
A la chambre des députés
Nous verrons rentrer la calotte.
De la fiole du droit divin
Il faut que l'huile antique coule.
On rit d'un peuple souverain
Dégoûtant de boue et de vin.....
Le roi flaire la Sainte-Ampoule.

» Nous avons fait taire CHATEL,
Que le pouvoir nous sacrifie;
De SAINT-SIMON tombe l'autel
Sous le marteau qu'on nous confie;
Les Français se font nos geoliers,
Leur coq gaulois n'est qu'une poule;
L'Italie a vu leurs guerriers
Du pape embrasser les souliers.....
Le roi flaire la Sainte-Ampoule.

» Aux regards du peuple surpris,
Se renoue une chaîne usée;
La sainte-alliance a repris
La maille qui s'était brisée.
Comme jadis, son lourd réseau
Sur le monde entier se déroule,
De juillet, le glaive nouveau
Se cramponne dans le fourreau.....
Le roi flaire la Sainte-Ampoule. (*bis*) »

## MAYEUX

### A LA SOCIÉTÉ DES DROITS DE L'HOMME.

Air : *Vous qui des bois de Cythère.*

Les citoyens des *Droits de l'Homme*
Voudraient-ils admettre en leur sein,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Mayeux que partout on renomme
Parce qu'il est brave et malin?
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Vous savez quelle fut sa gloire,
Nom de Dieu! lorsqu'un beau matin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Son bras guidé par la victoire
Vainquit trente enfans du Tésin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Depuis nos trois grandes journées,
Que propagea l'écho lointain,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Croyant à d'autres destinées,
Mayeux fut un mois incertain,
Tin, tin, tintaine; tin, tin!

Mais, nom de Dieu! quand il vit comme
On se moquait du plébéien,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Aussitôt il redevint homme,
Et se fit franc républicain,
  Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Républicain est ma devise,
Républicain est mon destin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine. tin, tin!
C'est pour cela que mon poil frise
Et que j'ai l'esprit très mutin,
  Tin, tin, tintaine, tin, tin!

On ne peut plus m'en faire accroire;
Peyronnet valait un Dupin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Un oison vaut bien une poire,
Et Caroline une At......
  Tin, tin, tnitaine, tin, tin!

Quand la cour aux belles dorures,
A ses amis donne un festin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Vit-on jamais laides figures
Former un groupe aussi vilain?
  Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Montalivet ressemble au Gille,
Lobau paraît un marcassin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,

Soult a la dent du crocodille,
Et Gisquet a l'œil du requin,
 Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Tandis que la triste piquette
Vient nous rafraîchir l'intestin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Ils boivent, eux, le paraxette,
Le pomar et le chambertin,
 Tin, tin, tintaine, tin, tin!

On dit que l'enfant du miracle
Doit revenir avec Catin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Si l'on voit s'accomplir l'oracle,
Mayeux l'ira dire à Pékin,
 Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Si le czar, en grande colère,
Visite les rives du Rhin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Oh! tâchons que ce pauvre hère
N'aille plus revoir son Kremlin,
 Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Tonnerre de Dieu! la tempête
Qui gronde autour de l'Apennin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Tomberait moins fort sur sa tête
Que le bras d'un républicain,
 Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Sous le grand aigle aux larges serres,
Que guidait l'homme du destin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Naguère on a vu nos vieux pères
Courir de Memphis à Berlin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Comme eux, nous que l'honneur rallie
Sous le drapeau républicain,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Soyons braves toute la vie,
Qui fut brave eut un beau destin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Serrons-nous, serrons-nous, mes frères,
Serrons-nous bien jusqu'à la fin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Et la chaîne de nos misères,
Un jour se rompra, c'est certain,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

## CONSEILS AUX BELGES.

MAI 1831.

*Air de la république.*

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu, finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre !
D'abord viendra l'étiquette aux grand airs ;
Puis des cordons et des croix à revendre ;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs :
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre ;
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au Ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baise-mains et parades,

Discours en vers, feu d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs,
Bonnet de pauvre et royal diadême
Ont leur vermine : un Dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte,
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte,
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budjet! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins couté sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payé la carte.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France:
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance
Nous n'y voyons que princes bienfaisans.
Pères du peuples, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri, succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
Faites un roi, faites un roi.

BÉRANGER.

## PAUVRE JACQUE.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacque, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Rémi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, etc.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Ecoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !
Lève-toi, etc.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, etc.

On compte, avec cette mâsure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, etc.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !
Lève-toi, etc.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri !
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, etc.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos ?
Que sont aux riches les impôts ?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, etc.

Il entre : ô ciel ! que dois-je craindre ?
Tu ne dis mot ! quelle pâleur !
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, etc.

Elle appelle en vain ; il rend l'ame.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller,
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacque, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

BÉRANGER.

---

## LES MACHINES.

Air : *Paillasse, paillasse* ( de Béranger ).

Machines,
Doctrines,
A quoi servirait le canon ,
Pour faire
La guerre
A la chanson ?...

En juillet le bronze qui tonne !
D'un tyran brise la couronne ;
Mais derrière les trois couleurs
Se cachaient d'autres oppresseurs,
Adroits escamoteurs...
Machines, etc.

En combattant, notre espérance,
Etait de voir encor la France
Triompher du moindre danger.
La doctrine pour tout changer,
Nous vend à l'étranger...
Machines, etc.

Le sol glacé de Sibérie
Des Polonais est la patrie;

On en voit d'autres maltraités,
D'états en états ballotés,
Libres sans libertés !...
Machines, etc.

Des nobliaux de sales races,
Avec art font la guerre aux places
Et parvenus à les saisir,
Ramènent selon leur désir,
Droit divin, bon plaisir ;
Machines, etc.

On reforme le ministère,
Tout le monde croit à la guerre,
Il ne reste de ce paquet,
Que des abus, un gros budget,
Et les fusils-Gisquet ;
Machines, etc.

On croyait à la république,
Et non au trône monarchique ;
Mais l'absolutisme chéri
Pense que ce goût a péri
Au cloître Saint-Méry !...
Machines, etc.

Vogue, ô toi, rebelle princesse,
Gorgée et d'or et de bassesse...
Victimes d'un arrêt cruel ;
Allez aspirer l'air mortel
Qui souffle à Saint-Michel !!!
Machines, etc.

Tout cet appareil militaire,
Loin d'effrayer le prolétaire,
Calme au contraire son courroux,
Car les soldats payés par vous
Seront bientôt à nous ;
Machines,
Doctrines,
Un jour luira, vous le verrez,
Machines,
Doctrines,
Vous passerez.



## MON MESSAGER.

*Air des Trois Couleurs.*

Charmant oiseau, tu plains mon esclavage,
Ta voix plaintive attendrit mes barreaux.
Libre et joyeux, dois-tu craindre l'orage
Quand, dans les fers, je vois dès jours plus beaux?
A mon esprit l'avenir se révèle,
D'un jour serein j'entrevois la clarté...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays (*bis*) chante la liberté !

Non loin d'ici, que ton aile rapide
S'aille poser sur le palais des rois.
Là, que tes chants redisent au perfide
Qu'il a trahi ses sermens et nos droits.
Rappelle-lui qu'un roi toujours chancelle
Sur le velours d'un trône ensanglanté...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

Puis, en bravant une vaine furie,
Avec horreur abandonne ces lieux.
Vas visiter, au nom de la patrie,
De nos martyrs les mânes glorieux.
Ah ! dis-leur bien qu'une palme nouvelle

Croît pour leur fils dans la grande cité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle ;
De mon pays chante la liberté.

Pour présager notre grande victoire,
Prends de plus loin ton essor généreux ;
A Saint-Michel, où languit tant de gloire,
Vas consoler nos frères malheureux ;
Dis-leur, surtout, qu'une prison cruelle
Est le berceau de l'immortalité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

Pars, mais bientôt que ta voix consolante
Sur d'autres bords apaise d'autres maux.
Loin de ces lieux, la Vistule sanglante,
Roule plaintive au sein de ses roseaux.
Aux longs échos d'une rive aussi belle,
Prédis la gloire et la postérité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

UN SOUS-OFFICIER DE L'ARMÉE.

## NOSTRADAMUS.

Nostradamus, qui vit naître Henri quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois. »

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur crira : « L'homme à besace !
Les mendians sont bannis par nos lois. »
— « Hélas, monsieur, je suis seul de ma race,
Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

— « Es-tu vraiment de la race royale ? »
— « Oui, répondra cet homme, fier encor.
J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
A mon aïeul couronne et sceptre d'or.
Il les vendit pour nourrir le courage
De faux agens, d'écrivains maladroits.
Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
Faites l'aumône au dernier de vos rois.

Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
Je tends la main ; riches, partout vous êtes
Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
Je foule enfin cette plage féconde
Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens, je t'emmène
Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
Contre les rois nous n'avons plus de haine :
Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
En attendant que le sénat décide
A ses bienfaits si ton sort a des droits,
Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La République au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire un jour Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

BÉRANGER.

## LE PROLÉTAIRE.

Air : *Verse, verse le vin de France, etc.*

Prolétaire ! voici le jour !
C'est assez dormir : le temps presse.
Le travail doit avoir son tour.
Pour toi le repos c'est paresse,
    C'est paresse !
Quand le riche sommeillera
Pendant la matinée entière,
Ton bras endurci gagnera
Tout juste le pain nécessaire
Pour alimenter ta misère !...
Allons, sème, bon prolétaire ;
C'est l'oisif qui récoltera !

Au milieu de rudes travaux,
Le vin serait d'utile usage :
Il procure l'oubli des maux ;
Il rend la force et le courage,
    Force et courage.
Quand le riche à sa table aura
Le bordeaux, l'aï, le madère,
Ta lèvre ne s'humectera
Que d'aigre piquette ou de bière
Qui paie autant à la barrière !...

Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Lorsque la loi te fait majeur,
Surgit une dette nouvelle ;
Le capitaine recruteur
Sous les drapeaux déjà t'appelle,
Il t'appelle.
Quand le riche s'affranchira
A prix d'or, de ce joug sévère,
C'est ton corps qui le subira,
Et tu quitteras ton vieux père
Pour marcher le pas militaire !
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Époux et père, un jour tu veux,
Dans ta sage sollicitude,
Voir tes enfans laborieux
Vouer leur jeunesse à l'étude,
A l'étude.
Du riche quand le fils sera
D'un collége pensionnaire,
Bien heureux le tien se croira,
Si, dans une école primaire,
Il trouve alphabet et grammaire !...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Quand le premier du mois paraît,
Survient un percepteur avide ;

Et le recors est là tout prêt,
Si par malheur ta bourse est vide,
Ta bourse est vide.
Cet impôt, que ta main paîra
Aux dépens de ton nécessaire,
Le riche seul le votera ;
Car tu n'as qualité pour faire
Ni ton député, ni ton maire...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Quand la mort, unique pouvoir
Devant qui l'égalité règne,
A vos portes viendra le soir
Apposer sa lugubre enseigne,
Sa noire enseigne,
Un cortége nombreux suivra
Du riche le char funéraire ;
Mais ton chien seul te conduira,
Sur ton humble et triste civière,
Jusqu'à ta demeure dernière !...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Au nom du plus saint des devoirs,
Tonne un jour le canon d'alarme !
Les bras velus et les doigts noirs,
Sauront seuls soulever une arme
Brandir une arme.
Puis quand bientôt s'amortira
L'éclat du foudre populaire,

Alors le riche sortira
De sa retraite salutaire,
Gueusant un effronté salaire !...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

A. Altaroche.

## LE TUTEUR.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Sans respect pour la loi salique,
Pour nos messieurs, pour le budget,
Tu nous vantes la république,
Jeune étourdi, mauvais sujet ;
Aujourd'hui ta voix nous ramène
Les maximes d'un songe creux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Avec les rois point d'armistice :
Un nouveau dogme est révélé.
Eh ! tu rêves donc la justice,
Enthousiaste écervelé ?
De l'humanité le domaine
Doit s'ouvrir pour les malheureux...,
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Oh ! tu comprends mal notre époque,
Toi qui parles tant de vertu ;
Ce mot d'égalité nous choque
Avec un homme mal vêtu.
Je le sais, la grande semaine

Est toujours là devant tes yeux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Crois-moi, laisse la politique,
Tu n'es juge ni financier.
Place toi dans une boutique
De haute banque ou d'épicier.
Mais non ; le comité te mène,
Tu ne vois plus que par ses yeux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Un jour, dans un accès de bile,
Ainsi me parla mon tuteur,
Vieux routier, diplomate habile,
Pédant surtout, et fin rhéteur.
Qu'en hypocrite il se démène,
Je ris de ces mots du quinteux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

J. Cahaigne.

## LES ROIS S'EN VONT.

Pitié, mépris à la faiblesse
De ces apôtres de l'erreur
Qui vont nous répétant sans cesse:
« Français, la liberté, ce n'est que la terreur. »
Ils veulent en vain sous leur chaîne
De la France courber le front,
Oui, la France est républicaine,
Les rois s'en vont, les rois s'en vont.

Ce peuple endormi dans sa force
N'a jamais abdiqué ses droits;
Et sous son âpre et rude écorce
Vit une pure sève et le mépris des rois.
L'orgueil, l'avarice et la haine
Veulent en vain courber son front,
Oui, la France est républicaine:
Les rois s'en vont, les rois s'en vont.

Malgré ses racines profondes
Le vieux trône royal est pourri.
La liberté court les deux mondes;
Aux peuples grandissans la déesse a souri.
Jusqu'à la rive américaine

Bientôt ces mots retentiront:
De la France républicaine
Et d'Europe les rois s'en vont. (*Bis.*)

CH. ROMEY.



## LE FILS DU COURTISAN.

AIR : *To, to Carabo.*

Je viens de ma province
Remplacer en ce jour
À la cour
Mon père auprès du prince.
Il m'a fait ma leçon,
C'est très bon.
Mon fils par état
Sois toujours très plat;
Pour te mettre en crédit,
Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Sur la route commune,
Promets et ne tiens rien.
C'est très bien.
Pour faire ta fortune,
Ah! ne sois pas plus qu'eux,
Scrupuleux;
Et surtout, mon cher,
Fais-toi payer cher:
Car l'or met en crédit,

Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Si de la populace
Il te faut quelquefois,
Pour tes rois,
Aller punir l'audace,
Ah ! sur tous ces butors,
De nos forts
Vomis le trépas;
Ne te montre pas;
Conserve ton crédit :
Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Si tu vas à la guerre,
Tâche pour notre honneur
D'avoir peur,
Et fais comme ton père :
Sois après le combat
Bon soldat.
Fais valoir tes droits,
Prends places et croix
Pour te mettre en crédit;
Trompe-les bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Oui, plus je l'examine,
C'est à qui trompera,
Volera.
Exploite bien la mine,

Et de ce gros budget,
Sans regret,
Ah ! sache avec art
Prendre au moins ta part,
Cela met en crédit.
Ah ! vole bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

---

# TABLE.


0045776482

